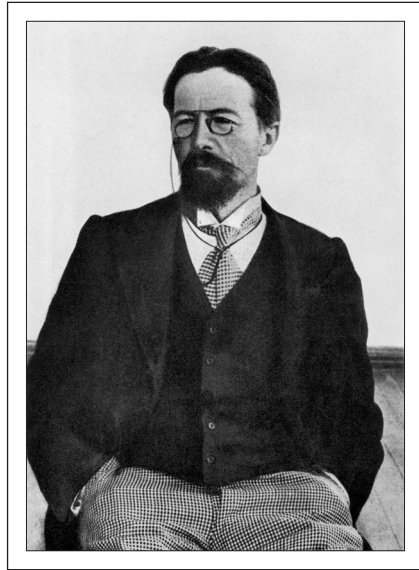


ANTON TCHÉKHOV

DE L'AMOUR



1887

AKKLÉSIA

LE DERNIER ÉVANGILE

Copyright: La mise en page de ce texte est gracieusement proposée par **Akklésia** dans le but de faire connaître cet auteur. Ce document ne peut en aucun cas être utilisé de manière commerciale. Cependant il peut être distribué gratuitement, sans toutefois omettre les références du site de l'association qui le met à disposition : **www.akklesia.eu** ■ merci d'avance, Ivсан Otets

Le lendemain, on servit à déjeuner d'excellents *pirojki*, des écrevisses et des croquettes de mouton ; au cours du repas, Nicanor, le cuisinier, monta demander ce que les invités désiraient pour le dîner. C'était un homme de taille moyenne, avec de petits yeux et un visage rasé, bouffi, l'on aurait même dit que ses moustaches étaient épilées.

Aliokhine raconta que la belle Pélaguëïa en était amoureuse. Comme il était buveur et violent, elle ne voulait pas se marier, mais acceptait de vivre avec lui. Seulement il était très pieux et ses convictions religieuses ne lui permettaient pas de s'arranger ainsi ; il exigeait qu'elle l'épousât, sinon il refusait, et quand il était ivre, il la querellait et même la battait. Lorsqu'il avait bu, elle allait se cacher au grenier où elle pleurait à chaudes larmes, et alors ni Aliokhine ni les domestiques ne s'absentaient, afin de pouvoir la défendre en cas de besoin

On se mit à parler de l'amour.

« Comment naît l'amour, dit Aliokhine, pourquoi Pélaguëïa n'est-elle pas tombée amoureuse d'un homme mieux assorti à ses qualités morales et à son apparence, mais justement de Nicanor, cette gueule d'empeigne, comme tout le monde l'appelle ici — dans la mesure même où, en amour, ce qui importe, c'est le bonheur personnel, — nous sommes devant l'inconnu et on peut l'interpréter comme on voudra. Jusqu'à présent on n'a dit de l'amour qu'une seule vérité indiscutable

à savoir que « c'est un grand mystère », tout ce que l'on a écrit ou dit de plus n'est pas la solution mais seulement l'énoncé de problèmes qui ne sont toujours pas résolus. L'explication qui semblerait convenir dans un cas ne vaut rien dans dix autres, et le mieux, à mon sens, c'est d'expliquer chaque cas à part, sans chercher à généraliser. Il faut, comme disent les docteurs, individualiser chaque cas particulier.

— Parfaitement exact, acquiesça Bourkine.

— Nous, les Russes de bonne éducation, nous avons la passion des questions irrésolues. Habituellement on poétise l'amour, on l'orne de roses, de rossignols, nous les Russes, nous l'ornons de ces questions fatales, et encore choisissons-nous les moins intéressantes. À Moscou, quand j'étais encore étudiant, j'avais une amie, une chère créature qui, lorsque je la prenais dans mes bras, songeait à ce que je pourrais bien lui donner pour le mois et au prix de la livre de bœuf. De même, quand nous aimons, nous ne cessons de nous poser des questions : est-ce ou non honnête, intelligent ou bête, à quoi mènera cet amour et ainsi de suite. Est-ce bien ou mal, cela je l'ignore, mais que cela vous complique la vie, vous laisse insatisfait, irrité, cela je le sais. »

On aurait dit qu'il voulait raconter quelque chose. Les gens qui vivent solitaires ont toujours sur le cœur quelque chose qu'ils raconteraient volontiers. En ville les célibataires vont au bain de vapeur ou au restaurant uniquement pour parler et parfois ils racontent aux garçons de bains ou de restaurant des histoires très intéressantes ; à la campagne ils épanchent d'ordinaire leur âme en présence de leurs hôtes. Maintenant on apercevait par la fenêtre le ciel gris et les arbres trempés de pluie ; par un temps pareil il ne pouvait être question d'aller nulle part et il ne leur restait rien d'autre à faire que de raconter des histoires et en écouter.

« J'habite Sophino et l'exploite depuis longtemps, commença Aliokhine, depuis ma sortie de la Faculté. Par édu-

cation, j'ai les mains blanches, par inclination je suis un homme d'étude, mais, à mon arrivée ici, ma terre était grevée de lourdes hypothèques et comme mon père s'était en partie endetté parce qu'il avait beaucoup dépensé pour mon instruction, je décidai de ne pas m'en aller et de travailler jusqu'à ce que j'aie payé cette dette. Une fois cette décision prise, je me mis au travail, non sans une certaine répugnance, laissez-moi vous l'avouer. La terre rapporte peu ici, et pour que la culture ne soit pas déficitaire, il faut utiliser le travail de serfs ou de journaliers, ce qui est presque la même chose, ou bien mener son exploitation à la manière des paysans, c'est-à-dire travailler la terre soi-même, avec toute sa famille. Il n'y a pas de milieu. Mais dans ce temps-là, je n'entrai pas dans ces finesses. Je ne laissai pas une parcelle de terre en friche, je battis le rappel de tous les hommes et toutes les femmes des villages voisins, et j'abattis une besogne folle ; je labourais, semais, fauchais moi-même et pourtant je m'ennuyais et faisais la grimace, comme un chat de village que la faim pousse à aller manger des concombres dans un potager ; j'avais les membres fourbus et je dormais debout. Les premiers temps j'avais cru pouvoir concilier facilement cette vie de labeur avec mes habitudes d'homme cultivé ; il suffit pour cela, pensais je, de m'en tenir à un certain ordre extérieur. Je m'installai en haut, dans les pièces d'apparat, et j'établis qu'après le petit déjeuner et le déjeuner on m'y servirait le café et les liqueurs et qu'en me couchant je lirais *Le Messenger de l'Europe*. Mais je reçus un jour la visite du père Ivan qui, d'un seul coup, vida toutes mes bouteilles de liqueur ; quant au *Messenger de l'Europe* il s'en fut, lui aussi, chez les filles du pope parce qu'en été, surtout au moment des moissons, je n'avais même pas le temps d'aller jusqu'à mon lit et que je m'endormais dans la grange, sur un traîneau ou dans la bicoque du garde forestier — il était bien question de lire ! Peu à peu je me transportai en bas, pris mes repas à la cuisine,

avec les domestiques, et du luxe d'autrefois il ne me resta que cette domesticité qui avait servi mon père et qu'il m'eût été pénible de congédier.

« Dès les premières années je fus nommé juge de paix honoraire. J'avais donc, de temps à autre, l'occasion d'aller en ville et de prendre part aux sessions de l'assemblée des juges et du tribunal d'arrondissement, et cela me distrayait. Lorsqu'on est resté ici deux ou trois mois sans bouger, surtout en hiver, on finit par avoir la nostalgie d'une redingote noire. Or au tribunal il y avait des redingotes, des uniformes et des habits, je n'avais affaire qu'à des juristes et à des gens cultivés, et je trouvais de bons interlocuteurs. Quand on a dormi dans des traîneaux et mangé à la cuisine avec les domestiques, siéger vêtu de linge propre et chaussé de souliers fins, la chaîne sur la poitrine, dans un fauteuil, est un luxe inouï !

« En ville on m'accueillait cordialement et je liais volontiers connaissance. De toutes mes relations, la plus solide et, à vrai dire, la plus agréable fut celle du vice-président du tribunal, Louganovitch. Vous le connaissez tous deux : c'est un homme charmant. C'était justement après la fameuse affaire des incendiaires ; les débats avaient duré deux jours, nous étions fatigués. Louganovitch me regarda et me dit : "Venez donc déjeuner à la maison."

« C'était inattendu car je le connaissais peu, seulement sur le terrain officiel, et je n'étais jamais allé chez lui. Je ne fis que passer dans ma chambre d'hôtel pour me changer et me rendis au déjeuner. Et là j'eus l'occasion de faire la connaissance de la femme de Louganovitch, Anna. Elle était encore très jeune, vingt-deux ans au plus, elle avait eu son premier enfant six mois plus tôt. C'est une histoire ancienne et j'aurais du mal aujourd'hui à définir ce qu'elle avait à proprement parler de si extraordinaire, ce qui me plut tant chez elle ; mais au cours de ce dîner, tout me semblait d'une clarté

indiscutable ; je voyais une femme jeune, très belle, bonne, intelligente, séduisante, une femme comme je n'en avais jamais rencontré ; et au premier coup d'œil, je crus voir en elle un être qui m'était très proche, que j'avais déjà connu, c'était comme si j'avais déjà vu ce visage, ces yeux aimables et pleins d'esprit dans l'album posé sur la commode de ma mère, dans mon enfance.

« Dans l'affaire des incendiaires, on avait inculpé quatre juifs, on avait admis l'existence d'une bande, à mon avis sans aucun fondement. Cela me tourmentait, et durant le repas, je laissai paraître mon émotion ; je ne me souviens plus de ce que je dis, mais M^{me} Louganovitch hochait la tête à chaque instant et disait à son mari :

— “Dimitri, comment cela se fait-il ?”

« Louganovitch était une bonne pâte, une de ces âmes simples qui s'en tiennent énergiquement à l'idée que du moment qu'un homme est inculpé, c'est qu'il est coupable et qu'on ne peut élever de doutes sur l'équité de la sentence autrement que par voie de procédure et par écrit, mais en aucun cas au cours d'un repas et dans une conversation privée.

— “Vous et moi, nous n'avons jamais allumé d'incendie, disait-il doucement, aussi ne nous juge-t-on pas, ne nous met-on pas en prison.”

« Ils rivalisaient tous deux d'efforts pour me convier à manger et boire davantage ; de certains détails, du fait, par exemple, qu'ils se mettaient à deux pour préparer le café, qu'ils se comprenaient à demi-mot, je pouvais conclure qu'ils menaient une vie paisible, heureuse et qu'ils se réjouissaient d'avoir un invité. Après dîner, ils jouèrent du piano à quatre mains, puis le soir tomba et je rentrai chez moi. On était alors au début du printemps. Puis, je passai tout l'été à Sophino sans en sortir, je n'avais même pas le temps de penser à la ville, mais le souvenir de la femme blonde et svelte que j'y avais rencontrée ne me quitta pas un seul jour ; ce n'est

pas que je pensais à elle, mais son ombre légère demeurerait comme posée sur mon âme.

« À la fin de l'automne, on donna en ville un spectacle de bienfaisance : j'entre dans la loge du gouverneur (on m'y avait invité à l'entracte), et que vois je ? Anna Louganovitch assise à côté de la femme du gouverneur ; et à nouveau, je fus frappé de l'impression incomparable que produisaient sur moi sa beauté, ses yeux charmants et tendres, et du sentiment d'un lien très étroit.

« Nous demeurâmes quelques instants côte à côte, puis nous allâmes au foyer.

— Vous avez maigri, me dit-elle. Vous avez été malade ?

— Oui, un refroidissement à l'épaule. Et lorsque le temps est à la pluie, je dors mal.

— Vous semblez sans ressort. Ce printemps, quand vous êtes venu déjeuner à la maison, vous étiez plus jeune, plus vaillant. Vous étiez inspiré, vous parliez beaucoup, vous étiez séduisant et, je l'avoue, je me suis même un peu sentie attirée vers vous. Je ne sais pourquoi, j'ai souvent pensé à vous, et aujourd'hui, en me préparant à aller au théâtre, il me semblait que je vous y verrais.

« Et elle se mit à rire.

— Mais aujourd'hui vous semblez sans ressort, répétait-elle. Cela vous vieillit.

« Le lendemain je déjeunai chez les Louganovitch ; ils se rendirent ensuite dans leur maison de campagne afin de donner des ordres pour l'hiver et je les y accompagnai. Je revins en ville avec eux et à minuit je prenais le thé dans le cadre paisible de leur foyer, tandis que l'âtre flamboyait et que la jeune mère allait de temps à autre voir si sa petite fille dormait. Après quoi, chaque fois que je me rendis en ville, je ne manquai jamais de passer chez eux. Ils s'habituèrent à moi et moi à eux. D'ordinaire j'entrais sans me faire annoncer, comme un intime.

— “Qui est-ce ?” faisait du fond de l’appartement la voix traînante qui me paraissait si belle.

— “M. Aliokhine”, répondait la femme de chambre ou la nourrice.

« Anna Louganovitch venait à moi, le visage soucieux, et me demandait à chaque fois :

— “Pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans venir ? Il vous est arrivé quelque chose ?”

« Son regard, la main élégante, racée, qu’elle me tendait, sa robe d’intérieur, sa coiffure, sa voix, ses pas, me donnaient chaque fois l’impression que quelque chose de neuf, d’extraordinaire et d’important s’était produit dans ma vie. Nous connaissions de longues causeries et de longs silences, chacun plongé dans ses pensées, ou bien elle jouait du piano. S’il n’y avait personne à la maison, je restais et attendais, bavardais avec la nourrice, jouais avec l’enfant ou bien je m’installais sur le sofa du bureau, lisais le journal et quand elle rentrait, j’allais au-devant d’elle dans le vestibule, la débarrassais de ses achats que je portais toujours avec le même amour et le même air de gamin triomphant.

« Il y a un dicton qui dit : ma femme n’avait pas de soucis, il a fallu qu’elle s’achète un goret. Les Louganovitch n’avaient pas de soucis, il a fallu qu’ils se lient d’amitié avec moi. Si je restais longtemps sans aller en ville, cela voulait dire que j’étais malade ou qu’il m’était arrivé quelque chose, et tous deux s’inquiétaient fort. Ils s’inquiétaient de voir que moi, un homme instruit, connaissant les langues étrangères, au lieu de m’occuper de travaux scientifiques ou littéraires, je vivais à la campagne, me démenais comme un écureuil dans sa cage, travaillais beaucoup et n’avais jamais le sou. Il leur semblait que je souffrais et que si je parlais, si je riaais, si je mangeais, c’était uniquement pour dissimuler mes souffrances et même dans mes instants de gaieté, quand cela allait bien, je sentais sur moi leurs regards scrutateurs. Ils étaient particu-

lièrement touchants lorsque j'avais effectivement des difficultés, qu'un créancier me talonnait ou qu'il me manquait de l'argent pour faire face à une échéance ; le mari et la femme chuchotaient près de la fenêtre, puis il s'approchait de moi et me disait d'un air grave :

— “Si vous êtes à court d'argent, ma femme et moi nous vous prions de nous le dire sans vous gêner et d'accepter le nôtre.”

« Et ses oreilles rougissaient sous l'effet de l'émotion. Il arrivait aussi qu'après avoir chuchoté près de la fenêtre il venait à moi, les oreilles rouges, et me disait :

— “Ma femme et moi nous vous prions instamment d'accepter ce cadeau.”

« Et il me présentait des boutons de manchettes, un porte-cigarettes ou une lampe ; en retour, je leur envoyais de la campagne du gibier, du beurre ou des fleurs. Soit dit en passant, ils avaient tous deux de la fortune. Au début, j'empruntais souvent et, n'ayant guère le choix, j'empruntais à qui je pouvais, mais pour rien au monde je n'eusse emprunté aux Louganovitch. Mais à quoi bon parler de ça !

« J'étais malheureux. Chez moi, aux champs, dans la grange, je pensais à elle, j'essayais de comprendre le mystère de cette femme jeune, belle, intelligente, mariée à un homme médiocre, presque un vieux (il avait plus de quarante ans), dont elle avait des enfants, et celui de cet homme sans intérêt, bonne pâte, benêt, qui raisonnait avec un bon sens si insipide, qui, au bal ou dans les soirées, se joignait au cercle des gens graves, invité terne, inutile, à l'air soumis, indifférent, comme si on l'avait amené là pour le vendre, qui croyait pourtant à son droit d'être heureux, d'avoir des enfants de cette femme ; et j'essayais toujours de comprendre pourquoi c'était lui, et non moi, qu'elle avait rencontré et pourquoi il avait fallu que se produisît dans notre existence une si terrible méprise.

« Chaque fois que j'arrivais en ville je voyais à ses yeux qu'elle m'attendait ; et elle m'avouait elle-même que dès le matin elle avait ressenti une impression particulière et qu'elle devinait que je viendrais. Nous connaissions de longues causeries et de longs silences, mais nous ne nous avouions pas notre amour, nous le cachions craintivement, jalousement. Nous avions peur de tout ce qui aurait pu nous révéler notre secret à nous-mêmes. Je l'aimais tendrement, profondément, mais je raisonnais, je me demandais ou pourrait nous mener notre amour, et si nous aurions la force de lutter contre lui ; il me semblait incroyable que cet amour paisible, mélancolique, qui était le mien, pût soudain rompre brutalement le cours heureux de la vie de son mari, de ses enfants, de toute cette maison où l'on m'aimait tant et où l'on avait tant confiance en moi. Était-ce honnête ? Elle m'aurait suivi, mais où ? Où aurais-je pu l'emmener ? C'eût été autre chose si j'avais eu une vie bien faite, intéressante, si par exemple j'avais lutté pour la libération de mon pays, si j'avais été un savant, un artiste, un peintre illustre, mais je l'aurais sortie d'une vie identique ou encore plus banale. Et combien de temps aurait duré notre bonheur ? Que serait-il advenu d'elle si j'étais tombé malade, si j'étais mort ou si, simplement, nous avions cessé de nous aimer ?

« Elle raisonnait sans doute de même. Elle pensait à son mari, à ses enfants, à sa mère, qui aimait son gendre comme un fils. Si elle avait cédé à son sentiment, il lui aurait fallu mentir ou tout avouer et, dans sa situation, l'un et l'autre aurait été pareillement affreux et malaisé. Une autre question la tourmentait : son amour m'apporterait-il le bonheur, ne compliquerait-elle pas ma vie, déjà difficile, lourde de malheurs de toutes sortes ? Il lui semblait qu'elle n'était plus assez jeune pour moi, pas assez travailleuse et énergique pour commencer une vie nouvelle, et elle disait souvent, en même temps que son mari, que je devrais épouser une jeune fille

intelligente, digne, qui fût une bonne maîtresse de maison, une aide, et elle ajoutait aussitôt qu'on aurait du mal à en trouver une pareille dans toute la ville.

« Entre-temps les années passaient. Anna avait déjà deux enfants. Quand j'arrivais chez les Louganovitch, les domestiques me souriaient aimablement, les enfants criaient que tonton Pavel était là et se pendaient à mon cou ; tout le monde se réjouissait. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait dans mon cœur et pensaient que moi aussi, j'étais content. Tout le monde voyait en moi une noble nature. Grands et petits avaient le sentiment de voir aller et venir dans la pièce une noble nature, ce qui mettait dans nos relations un charme particulier comme si ma présence avait rendu leur vie plus pure et plus belle. Anna et moi, nous allions ensemble au théâtre, toujours à pied ; nous occupions deux fauteuils voisins, nos épaules se touchaient, je lui prenais, sans rien dire, les jumelles des mains et, à ces moments-là, je sentais qu'elle m'était liée, qu'elle était mienne, que nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre, mais, par suite d'un étrange malentendu, chaque fois que nous sortions du théâtre, nous nous disions au revoir et nous nous séparions comme des étrangers. En ville on racontait déjà Dieu sait quoi sur notre compte, mais, dans tout cela, il n'y avait pas un mot de vrai.

« Depuis quelques années, elle allait de plus en plus fréquemment tantôt chez sa mère, tantôt chez sa sœur ; il lui arrivait souvent d'être de mauvaise humeur, elle prenait conscience d'être insatisfaite, d'avoir gâché sa vie, et alors, elle ne voulait voir ni son mari ni ses enfants. On la soignait à présent pour une maladie de nerfs.

« Nous continuions à ne rien dire et, devant les étrangers, elle éprouvait à mon encontre une sorte d'irritation bizarre ; quoi que je dise, elle était d'un avis différent, et si je discutais, elle prenait le parti de mon adversaire. Lorsque je laissais tomber quelque chose, elle disait froidement :

— “Mes compliments.”

« Si, l'accompagnant au théâtre, j'oubliais les jumelles, elle disait :

— “Je savais que vous les oublieriez.”

« Heureusement ou malheureusement, il n'est rien dans la vie qui ne finisse tôt ou tard. Le temps de la séparation arriva quand Louganovitch fut nommé président dans une province de l'Oural. Il fallut vendre mobilier, chevaux, maison de campagne. Quand nous nous y rendîmes une dernière fois et qu'au retour, nous nous retournâmes pour jeter un ultime regard sur le jardin, le toit vert, nous étions tout tristes et je compris que le temps était arrivé de dire adieu à d'autres choses encore que la maison de campagne. Il fut décidé que nous accompagnerions à la gare, à la fin d'août, Anna qui partait pour la Crimée sur l'ordre de ses médecins, et que son mari partirait peu après, en compagnie de ses enfants, pour sa province de l'Ouest.

« Nous fûmes très nombreux à accompagner Anna. Alors qu'elle avait déjà dit au revoir à son mari et à ses enfants et qu'il restait à peine un instant avant la troisième sonnerie, je bondis dans son compartiment pour mettre dans le filet un panier qu'elle avait failli oublier ; et il fallut lui dire adieu. Lorsque nos regards se rencontrèrent, nos forces nous abandonnèrent tous deux, je la serrai dans mes bras, elle appuya son visage sur ma poitrine et des larmes coulèrent de ses yeux ; couvrant de baisers son visage, ses épaules, ses mains mouillées de larmes — oh ! que nous étions malheureux ! — je lui avouai mon amour, et je compris, avec une douleur poignante au cœur, combien était vain, mesquin et trompeur tout ce qui nous avait empêchés de nous aimer. Je compris que lorsqu'on aime, il faut, si l'on veut raisonner sur son amour, partir d'un point de vue plus élevé, plus important que ceux de bonheur ou de malheur, de péché ou de vertu, dans leur acception courante, ou ne pas raisonner du tout.

« Je l'embrassai une dernière fois, lui serrai la main et nous nous séparâmes — pour toujours. Le train était déjà parti. Je m'assis dans le compartiment voisin — il était vide — et j'y restai à pleurer jusqu'à l'arrêt suivant. Puis je rentrai à pied à Sophino... »

Pendant le récit d'Aliokhine la pluie avait cessé et le soleil était apparu. Bourkine et Ivan Ivanytch passèrent sur le balcon d'où il y avait une vue magnifique sur le parc et la rivière qui brillait maintenant au soleil comme un miroir. Tout en admirant le paysage ils regrettaient que cet homme au regard intelligent et bon, qui leur avait conté son histoire avec tant de sincérité, se démenât effectivement dans cette immense propriété comme un écureuil en cage, ne s'occupât pas de science ou de quelque autre chose qui lui eût rendu la vie plus agréable ; et ils pensaient au chagrin qui devait se lire sur la figure de la jeune dame quand il lui avait dit adieu et lui avait embrassé le visage et les épaules. Tous deux l'avaient quelquefois aperçue en ville, Bourkine la connaissait même et la trouvait belle.